

L'oreille qui tue

Marike Finlay de Monchy

Êtes-vous certain que vous savez ce que c'est qu'un « pervers »? « L'oreille qui tue » amène son lecteur à travers les labyrinthe du contre transfert, labyrinthes aussi des pratiques, us et coutumes de certaines institutions et sociétés. Et enfin, via l'antichambre de l'écoute analytique le lecteur est confronté à ces comportements étranges et troublants qui laissent perplexe. Dans cette histoire, le fauteuil analytique n'est pas un trône et personne n'en sort les mains propres.

Je dois vous avouer un secret. Jamais je ne raccroche d'une manière offusquée lorsque je me fais surprendre par un appel téléphonique obscène. Je l'écoute. Et pour tout dire j'ai même du plaisir à parler avec ces personnes. Cela me grise un peu lorsque j'entends l'excitation perverse qui surgit dès qu'on les écoute.

Autrefois je raccrochais. Vous savez bien ce que c'est. On est indigné, et on raccroche en disant quelque chose comme : « Vraiment! quel culot! Vous n'avez pas froid aux yeux! Comment osez-vous utiliser l'oreille d'une femme pour de telles fins! » Quelle brutalité. Je bouillonnais. Et le pire c'est que ça vous tombe dessus alors que vous êtes à cent lieues de cela. Vous êtes juste en train d'écouter.

Mais un jour j'ai pensé : « Qu'est-ce que j'ai à m'indigner comme cela, pourquoi toute cette hypocrisie de ma part? Pourquoi ces menaces? Je vais vous dénoncer auprès des autorités! Vous entendez ce click? cela veut dire que votre appel est en train d'être enregistré par la police en ce moment même » leur disais-je en tournant le cadran de mon téléphone pour faire un son de cliquettement. C'est ce qu'ils recommandent; c'est-à-dire c'est ce que recommande la compagnie de téléphone. Notre bonne vieille maman Bell! Un truc de la police téléphonique. Rassurant. « Ils sont à l'écoute partout ». Je leur avais téléphoné pour leur demander de me protéger contre ces pervers cinglés qui m'importunaient – ça c'était avant que je ne décide de les écouter.

D'ailleurs je me suis mise à me raisonner en me disant que d'écouter tout cela était tout à fait dans la ligne de mon travail. Je pouvais même appeler ça de la recherche. Ma spécialité, c'est ce que vous pourriez appeler « écoute aux portes » une espèce d'écoute au 2^e degré pour découvrir derrière ce qui m'est dit, ce qui ne m'est *pas* dit mais s'entend en filigrane. De fait j'aime à penser que mon travail consiste à donner aux besoins et aux désirs d'autrui un lieu pour se dire et s'exprimer.

La vérité c'est qu'au moment de ce dernier téléphone, j'avais moi-même fait beaucoup d'appels. J'étais juste en train de terminer une recherche sur la pornographie et la censure. C'était un contrat pour la Commission de télécommunication sur la légalité des agences qui proposent « le fantasme au bout de la ligne. ».

Ces agences sont appelées par des hommes seuls pour ... eh bien!, appelons ça « une conversation » avec une compagne. Une bonne compagne à ce qu'il est convenu d'appeler dans le métier, une bonne voix, aérée et douce comme le miel. Et qui plus est, elle a des talents pour que s'éveillent chez son interlocuteur ses fantasmes les plus secrets. Ensuite, tout en l'entretenant, elle l'amène progressivement à imaginer ce qui comblerait son penchant particulier. Essayez d'imaginer le programme d'apprentissage pour ces professionnelles! À partir d'un minimum d'informations lors de la prise de contact, la fille au bout du fil doit percevoir ce qui, sans être dit, est attendu d'elle, puis sélectionner pour elle-même le rôle juste et renvoyer le scénario désiré.

Et, ces jeunes femmes à la voix de miel ne devraient pas prendre trop de temps à atteindre leur but; le chronomètre des appels longue distance était en marche. Ce « chronomètre » était en fait le point central de mon contrat. Les compagnies de téléphone retiraient, grâce aux activités de ces agences « du fantasme », de substantiels profits. Il était cependant requis que ces compagnies de téléphone respectent le code d'éthique du CRTC.

Une des pierres angulaires de ce code était d'interdire la transmission de la pornographie par tout transporteur ayant une licence fédérale.

Mon contrat était de soumettre une opinion professionnelle sur le contenu de ces échanges téléphoniques entre clients et agences. S'il s'agissait d'obscénités, les compagnies se verraient obligées d'abandonner leurs profits et de refuser leurs services aux dites agences. Je devais faire une argumentation et porter un jugement à savoir si tel échange téléphonique sollicité et payé par un client consommateur, et destiné explicitement à apporter une satisfaction aux fantasmes dudit client, devait être considéré comme obscène ou pas.

Le téléphone était-il porteur de blasphème? d'obscénité? de perversion? d'un commerce charnel à distance? de masturbation? Devait-il être interdit ou pas? Ou bien, le téléphone était-il simplement le véhicule grâce auquel les services d'une des professions d'aide pouvaient être offerts aux solitaires à travers le continent.

Quand pour la première fois j'ai entrepris cette recherche, je me suis amusée à imaginer les femmes au bout du fil. Je les imaginais un peu laides, bouffies, en robe de chambre et bigoudis, habitant des roulottes et chuchotant dans le récepteur des mots libidineux.

« Pourquoi moi? » me demanderez-vous. Eh bien!, comme je l'ai mentionné plus haut, c'est parce que ma spécialité c'est l'écoute. La plupart du temps mon travail c'est d'écouter les gens et de les aider à élaborer leurs désirs sans jamais les satisfaire, sans donner à celui qui l'exprime de gratifications. Il y a là une différence peut-être mineure mais

en fait fondamentale par rapport aux professionnelles que l'on m'avait demandé d'investiguer. Ces professionnelles vont, elles, d'emblée tenter de satisfaire et gratifier.

C'est ainsi que, dans l'intérêt de ma recherche, dans mes « interviews » avec diverses agences, je me suis retrouvée à simuler une voix d'homme, à jouer le client consommateur. Je devais appeler et enregistrer mes dialogues avec les diverses agences. Puis je devais « analyser » les enregistrements et présenter mon argument au gouvernement canadien. Les transporteurs usuels du pays étaient-ils utilisés pour véhiculer des obscénités?

Cela n'avait pas été facile au début. Mes vis-à-vis interlocuteurs téléphoniques étaient bien plus habiles que moi, rompus qu'elles étaient dans l'art de la séduction par téléphone. Et qui plus est, je m'apercevais au début que nous étions tout le temps choqués l'un par l'autre.

Je proposais une idée : « Je veux que tu sucés ma bite » et me faisais répondre « À genoux toi! je vais d'abord te flanquer la plus grande raclée que t'as jamais eue... ». Et c'est alors seulement que ma demande initiale était prise en considération. Ou encore, je demandais une question concernant la coiffure de mon interlocutrice et je me retrouvais ayant suscité, provoqué toute une fantaisie sur : être nue sur une fourrure. Plus d'une fois mon imposture fut dévoilée : « Dis-donc! t'es pas un crisse de mec, t'es une bonne femme. Débarque espèce de pervers à « marde ». Et on me raccrochait au nez.

Moi, la soi-disant spécialiste de l'écoute du désir, j'avais été dévoilée par ce que j'imaginai être une ex-employée de drugstore travaillant maintenant pour une de ces agences à fantasmes. Étant donné ma propre maladresse au bout du fil, il est heureux qu'à l'exception de ce contrat, je sois surtout à l'autre extrémité de la ligne, celle qui reçoit.

Alors pourquoi ne pas y prendre plaisir? me suis-je dit un jour. Et c'est pourquoi maintenant quand le téléphone sonne et que, prenons un exemple, un jeune homme très poli se présente : « Bonjour, mon nom est Duncan Howe et je voudrais savoir si vous avez des bas nylon à vendre, parce que, eh bien!, je payerais bien cinquante dollars pour quelques-uns de vos bas usagés, même s'ils ne coûtent en réalité que cinq dollars ». Je ris immédiatement avec bienveillance et je m'arrête une seconde pour penser : « Est-ce que tout cela est vrai ou est-ce qu'un ami est en train de me jouer un tour? » Je sais, je suis peut-être paranoïde, mais c'est justement le problème avec les téléphones obscènes. On ne sait pas s'ils sont sincères. Est-ce qu'on s'est fait avoir ou les gens étaient-ils de bonne foi? On ne sait jamais. Surtout au téléphone. Avec un appel obscène, voyez-vous, la requête paraît souvent si excessive voire scandaleuse; si compliqué cet enchevêtrement corps-esprit qu'on peut bien être pardonné d'avoir soupçonné qu'à l'origine de cette labyrinthique construction il y avait un expert de la fiction perverse.

Un exemple va illustrer ce que je viens de dire. Un des cas les plus incroyables que j'ai eu : le Comte de Blainville. Il avait appelé bien avant Duncan. Et il appelait souvent. Et chaque fois cette voix jeune, haletait

pour la n^{ième} fois : « Allô! ici le Comte Herman de Blainville, est-ce que vous aimez battre les petites filles, hein! hein! aimez-vous battre les petites filles, hein! hein! »

Carmella, ma femme de ménage était furieuse et indignée quand ces appels survenaient. « les pervers! » me disait-elle. « Il y a quelque chose chez vous qui les attire! Moi je sais ce que je ferais, j'appellerais la police. » Si Carmella arrivait près du téléphone avant moi, je perdais l'occasion de pouvoir essayer d'y comprendre quelque chose. Ce pauvre bougre, elle le terrifiait en le menaçant : « Si vous venez ici, c'est *vous* que je vais battre. »

À ce stade-ci je n'étais pas encore totalement captivée par l'écoute de ce type de discours. Ce ne fut que vers le dixième appel que je me permis d'écouter vraiment le leitmotiv du Comte de Blainville. « Aimes-tu battre les petites filles, han! han! Aimes-tu ça? » il hallete.

Avec beaucoup de compassion, de bienveillance, un jour je répondis. Ma voix devint douce, c'est la voix avec laquelle je parle à ces pauvres sujets tourmentés. Ces sujets du désir auxquels je prête mon écoute ailleurs, dans ma vraie profession. (Ou devrais-je dire, peut-être ces sujets d'un désir tourmenté? ou bien est-ce plutôt un désir qui les tourmente? ou encore peut-être le désir d'être tourmenté? Quoi qu'il en soit, ma voix était chaude et accueillante).

« Mon cher monsieur, Comte Herman de Blainville, ne pensez-vous pas que vous êtes en train de dépenser beaucoup d'énergie dans ces téléphones? Croyez-vous que cette énergie pourrait être mise à profit à d'autres choses dans votre vie? » dis-je doucement. « Ah oui, hélas! répondit-il. Je suis étudiant à l'université et je suis en train de rater mes études. Je sais que je devrais pouvoir réussir mais je ne peux pas me concentrer. Je ne peux pas faire autrement que de faire ces appels ».

« Peut-être que si quelqu'un pouvait écouter votre histoire, vous pourriez alors comprendre quelque chose à cette idée obsédante de petite fille battue. Et alors vous ne vous infligeriez pas tout ce tourment ». Je continuais tranquillement. « Aimeriez-vous me rencontrer une fois et j'essaierais de trouver quelqu'un pour vous aider avec tout ceci? » J'étais presque écœurée par le ton de ma voix telle qu'elle s'adressait à cet abuseur d'enfant ou, tout au moins à cet homme qui avait l'imagination remplie d'enfants abusés. Une petite voix intérieure me réprimandait : « espèce de missionnaire! »

« Oui, oui, s'il vous plaît, dit le Comte, j'aimerais vous rencontrer ». « Très bien, mais je dois vous dire tout de suite que je n'ai pas de temps disponible en ce moment pour vous rencontrer régulièrement. Cependant je ferai de mon mieux pour trouver quelqu'un qui vous conviendrait ». Je lui donnai mon adresse en lui disant : « Sonnez à l'entrée et ma femme de ménage vous ouvrira. Voyons, laissez-moi consulter mon agenda. Je pourrais vous voir mercredi prochain à seize heures ». « Merci, je vous suis tellement reconnaissant ». « Au revoir », lui dis-je, et j'ajoutai : « au fait, vous n'avez pas besoin de vous identifier auprès de ma femme de ménage, ainsi les choses resteront plus confidentielles entre vous et moi ». J'avais

tout à coup eu une vision du jeune Comte de Blainville, chassé de ma maison par une Carmella en furie le poursuivant, armée d'un balai et lui criant : « ha! tu veux battre les petites filles! Eh bien! je vais t'apprendre moi, prends ça et ça! » tandis que pleuvaient sur son dos les coups.

J'ai rencontré le jeune comte qui n'était pas du tout un comte français, mais provenant d'un autre pays d'Europe. Je l'ai adressé à une de mes meilleures collègues qui était d'une origine ethnique semblable à la sienne. J'espérais qu'elle serait la mieux placée pour démêler les nœuds de cette trame embrouillée qui l'avait amené à cette histoire de petite fille battue grâce à laquelle, sans doute, il survivait.

Je me sentais, béatement, des airs de Christ... en quelque sorte « Venez à moi vous tous, les petits enfants. Même ceux qui auraient le désir de battre les autres petits enfants ».

Dans le cas de Duncan cependant les choses se compliquèrent. J'avais pensé jouer le jeu un certain temps. Était-il sincère ou y avait-il une supercherie? Dans ce dernier cas j'apparaîtrais comme jouant bien le jeu. « Dieu sait qu'elle rit avec une sacrée dose de bonne humeur ». Mon mystificateur devrait à tout le moins admettre cela. Mais dans le cas où cela aurait vraiment été un appel obscène, en jouant le jeu j'en apprendrais peut-être plus sur les raisons pour lesquelles ce type de personne retire tant de plaisir à se déshabiller au téléphone.

J'ai découvert au début que ce genre d'individu qui appelle est toujours déconcerté lorsqu'on ne lui raccroche pas au nez en hurlant : « espèce de répugnant...! » Comment ose-t-on en fait accueillir une telle requête!

Avec Duncan j'ai tout de suite posé les questions auxquelles je voulais qu'il réponde. Après tout, mon temps vaut quelque chose. Alors si je dois être une oreille, je veux quelque chose en échange.

« Alors, Duncan, pourquoi voulez-vous avoir des bas nylon usagés? »

« Eh bien!, il fit une pause, parce que les femmes portent parfois des minijupes... vous savez bien ... et ça c'est vraiment sexy ... et... alors.... on peut voir leurs jambes... et... bon... j'aimerais en avoir ... enfin, juste parce que... »

« Mais pourquoi des bas usagés? » je m'obstinais. « Eh bien!, vous pouvez penser que c'est drôle, mais j'aime... heu... heu... j'aime les renifler ».

« Les renifler. Ça me semble assez délicat. Et pourquoi aimez-vous renifler des bas usagés? ».

« Ah! Ah!... Eh bien!... juste parce que... OK? » Duncan s'impatientait. « D'accord, je suppose que c'est une bonne raison et que c'est suffisant pour avoir envie de le faire » j'acquiesçais.

« S'il vous plaît, vous ne voulez pas me vendre quelques bas nylon usagés? » il s'enquit de nouveau. Cette requête persistante, douce amère, commençait à me convaincre qu'il était sincère. Il les voulait vraiment.

« Je vous paierai cinquante dollars même si vous ne les avez payés que cinq dollars quand vous les avez achetés ». « Je regrette, Duncan, lui dis-je doucement, mais je ne possède aucune paire de bas nylon ».

« Une femme sans bas nylon? » « C'est bien cela, Duncan, excusez-moi mais je ne porte que des bas mi-jambe ». « Des bas jusqu'aux genoux, mais est-ce qu'ils sont aussi en nylon? Parce que, vous savez...eh bien! il y a des femmes qui portent des bas et d'autres des bas culottes... mais... eh bien! tout ça c'est du pareil au même pour moi ».

« Décidément, je regrette vraiment Duncan, mais les bas que je porte sont en laine comme les vôtres ». Petit silence, je lui demandais alors : « À propos Duncan, pourquoi m'avez-vous dit votre nom? » « Parce que je voulais vous acheter vos bas nylon et je pensais que vous voudriez savoir qui je suis avant de me les vendre ». « Mais Duncan, lui demandais-je, n'avez-vous pas peur de vous attirer des ennuis? Vous savez sûrement que ce genre d'appel constitue une offense criminelle? »

« Que voulez-vous dire ce genre d'appels? »

« Un appel obscène ».

« Un appel obscène? Qu'est-ce qu'il y a d'obscène, je veux simplement avoir des bas nylon ».

Je me demandais de nouveau si je me faisais avoir. Et alors? et s'il était vraiment sincère?

« Duncan, lui demandais-je, savez-vous ce que le mot fétiche veut dire? »

« Quel fétiche? Fétiche. Non ».

« Eh bien!, peut-être que vous pourriez regarder dans un dictionnaire ».

« Pourquoi? »

« Je sais que vous avez un fétiche, Duncan. Peut-être devriez-vous le faire traiter ».

« Ah! fit-il, et après une pause : Êtes-vous vraiment sûre que vous n'avez pas de bas nylon à me vendre, parce que vous savez, je vous paierais vraiment ».

« Désolée, Duncan, mais je n'en ai pas ».

Juste à ce moment j'eus une idée brillante. Pourquoi ne pas donner à une de mes amies la possibilité d'exprimer son habituelle désapprobation... quelque chose qui l'exciterait, et pas rien qu'un peu! alors je l'ai recommandée à Duncan : « Je ne peux pas vous aider, mais si vous appelez ce numéro : 734-8046, peut-être que cette personne aurait des bas nylon à vous vendre ».

Duncan me remercia, encore incrédule je crois devant cette anomalie d'une femme qui prétendait vivre sans bas nylon. J'imaginai que ce serait

la fin de mon histoire avec Duncan et je vaquais à mes affaires, riant sous cape à la pensée du courroux que l'appel de Duncan avait dû susciter chez mon amie.

Je me trompais. Cinq minutes plus tard le téléphone sonnait de nouveau : « Allô! ici Duncan Howe, de nouveau. J'ai regardé dans le dictionnaire au mot fétiche, c'est... enfin c'est... c'est comme... comme quand on aime renifler des souliers de femme... n'est-ce pas? »

« Oui c'est un exemple de fétiche, parce que... » J'allais commencer à lui expliquer, mais je décidai de couper court. « Oui Duncan, ça c'est un fétiche ».

« Alors est-ce que vous avez des chaussures que vous pourriez me vendre?... je vous paierais soixante-dix dollars si vous me vendiez juste une chaussure ».

« Soixante-dix dollars pour une paire de mes chaussures, ce ne serait vraiment pas une bonne affaire pour vous, Duncan ».

« Peut-être que vous pourriez juste me les donner ». Je ne sais pas pourquoi cette suggestion me fit rire tout haut. « Mais Duncan, je protestais, j'ai besoin de mes souliers ».

« Peut-être pourriez-vous me laisser vous les emprunter juste pour les renifler quelques fois », suggéra-t-il avec espoir.

Alors, leçon numéro un concernant les « pervers », ils sont tenaces.

Je décidai de changer de sujet de conversation. « Avez-vous appelé au numéro de téléphone que je vous ai donné? » J'étais en train de me demander si mon amie si respectable lui avait fermé la ligne au nez.

Mon imagination se mit à courir. Comme ce serait intéressant, pensais-je, de réunir tout un groupe de personnes pour être à l'écoute d'appels téléphoniques obscènes et de compiler par la suite les résultats de l'écoute de chacun. Le gouvernement pourrait peut-être subventionner un tel projet de recherche. J'étais déjà en train de dresser dans ma tête le protocole de cette recherche, mais Duncan m'interrompit :

« Est-ce que vous n'avez pas de souliers à talons hauts? »

« Non Duncan, je n'en ai pas, je n'arrive pas à marcher avec des trucs comme ça ». Et alors, pendant un bref moment je perdis mon calme, tout sang froid. « Je trouve qu'il est honteux que la mode dicte aux femmes de porter de tels instruments de torture et de mutilation. »

Devant cette explosion de ma part, Duncan demeura silencieux.

Pendant cette pause je me laissais aller à la rêverie, mon esprit flottait et revint à une conversation avec un ex-amant, un homme que personne n'eût jamais accusé de la moindre perversion.

« Pourquoi ne portes-tu pas de talons hauts? » m'avait-il demandé. Et quand je lui avais dit « pourquoi devrais-je? » il m'avait répondu « parce

que cela rendrait ton cul plus sexy. Cela lui donnerait un certain angle quand tu marches ».

« Espèce de pervers, avais-je blagué, je ne peux pas marcher avec ces trucs là ». « Alors tu peux toujours courir ».

Un jour j'ai essayé de porter ces instruments de torture, je me suis tordu la cheville et j'ai eu une fracture du cinquième métatarsien. Par ailleurs, j'ajoutais « je ne porterai certainement pas des ornements aussi dégradants et qui, par-dessus le marché, m'estropient, simplement parce que vous les hommes, vous avez besoin d'un fétiche! ».

À l'époque je m'étais défendue avec un humour un tantinet agressif. Maintenant, des années plus tard, je réalise en fait que cette scène avait été pour moi humiliante et douloureuse. Profondément je me permettais enfin de réaliser que j'avais une certaine tristesse, cet épisode avait suscité chez moi un certain remords.

J'étais incapable de suivre les traces de la véritable féminité – ou tout au moins ce que je pensais moi être la véritable féminité – avec tous ces accessoires de séduction. D'autres femmes pouvaient et avaient répondu à ce que cet amant et beaucoup d'autres auraient désiré. Moi j'avais refusé, j'avais été incapable de maîtriser ces artifices féminins séducteurs. Je ne pouvais porter que des souliers dans lesquels j'étais confortable. Juchée sur ces plate-formes, je devenais maladroite, je me dandinais ou pis encore, je tombais. Je dois être totalement inadéquate, me disais-je, puisque je n'ai aucun désir à être ce que les hommes désirent que je sois. Se pouvait-il que je ne sois pas à la hauteur des exigences de la féminité, que je sois « sexuellement inférieure ».

Après tout, là était Duncan tirant, je ne sais quel genre de plaisir intense et exquis, à me demander par téléphone des bas nylon avec lesquels il se procurerait un plaisir encore plus intense et exquis. Et moi? Où étais-je dans cette histoire ce dimanche d'hiver, assise toute seule à la maison à écouter des appels téléphoniques obscènes?

Les pensées que j'avais sur moi-même devenaient de plus en plus pénibles, douloureuses, je coupais court à ma rêverie. C'était soudainement beaucoup plus facile de revenir à mes téléphones « obscènes ». Qu'est-ce qui ne va pas avec Duncan. Il a le droit d'être écouté et entendu lui aussi. Et puis j'aimerais bien comprendre pourquoi il dit ce qu'il dit. Je retournais donc dans le refuge de mon écoute, et abri anonyme.

Et à ce moment-là Duncan était vraiment en train de m'apporter un matériau avec lequel je pouvais travailler. Je nommais cela mon entrevue diagnostique au téléphone. J'entendais sa respiration s'accélérer.

« Où vivez-vous Duncan? »

«À Laval ».

Sa franchise était étrange.

« Avec vos parents? »

« Oui ».

« Où sont-ils en ce moment? »

« En haut ».

« Vous êtes dans le sous-sol? »

« Oui ».

« Avez-vous des sœurs? »

« Non, mais j'ai un frère ».

« Ah! comme ça vous ne pouvez pas avoir de bas nylon de vos sœurs? »

« Non. Et pas non plus de mon frère ».

Il n'y avait pas un brin d'humour dans cette déclaration.

« Et votre mère? »

« Eh bien!, non... ça ne marcherait pas parce que... bien... elle est... elle n'est pas sexy ».

« Alors vous ne pensez pas que votre mère est sexy? »

« Non!»

Elle est probablement castratrice et rabat-joie, me disais-je, passant en revue ce que je savais de la théorie classique concernant le rôle de ces mères surprotectrices dans la genèse de la perversion.

« Alors qu'est-ce qui arrive lorsque vous reniflez des bas nylon? »

« Eh bien!... j'ai une érection et... bien... c'est bon.... En fait c'est vraiment merveilleux ».

Je commençais à trouver Duncan attachant. Je pense que c'était à cause de sa franchise. Quand on lui demande pourquoi il aime cela, il répond simplement : « Parce que c'est merveilleux ». Cette franchise si directe était vraiment rafraîchissante.

Se pouvait-il que mon intérêt pour ces personnes n'était pas simplement de la curiosité? mais qu'il y avait là un tout petit peu d'envie? Pourquoi ne pouvais-je pas moi-même prendre un plaisir vrai dans ces scénarios sexuels ou ces objets fétiches? Même mon ex-époux, si correct fut-il, avait à l'occasion suggéré des variantes à notre vie sexuelle. Quelques fois je jouais le jeu juste pour lui montrer que j'étais capable de jouer moi aussi. Le miroir à niveau avec le lit. Porter mes bottes de cuir noir pendant que nous faisons l'amour juste pour qu'il voie que je n'étais pas puritaine. Non, je n'étais certainement pas une moraliste pure laine. Mais dans l'après coup, tout cela me laissait toujours un sentiment d'inquiétude, de fadeur de la vie et un vide intérieur.

À certains moments, j'avais l'impression qu'il prenait tellement au sérieux ces « béquilles » du plaisir. Préférant le miroir à moi. Grinçant des dents très sérieusement pour mordre les bottes de la femme-sirène. J'avais un sentiment agaçant de ne plus exister. Il mettait tellement de sérieux dans ces performances. Cela m'effaçait. J'étais gelée, bloquée; j'étais paralysée et je me sentais même coupable de ce handicap qu'était ma résistance aux nouvelles fantaisies qu'il inventait. Mon refus de me laisser attacher me paralysait. Bien sûr pendant tout ce temps je faisais semblant d'être au-dessus de mes affaires, je feignais la bonne humeur en lui disant : « Oublie ça bonhomme! »

Et pourtant je pensais que j'aurais peut-être bien aimé participer vraiment à ces scénarios, ces objets dont il retirait tant de plaisir. Ah! combien plus facile de n'utiliser qu'une botte, un miroir ou une corde. Pourquoi n'étais-je intéressée qu'à l'homme tout entier ou peut-être juste la partie en haut des épaules? Pourquoi est-ce que j'insistais qu'il me prenne tout entière plutôt que juste mes bottes? Mes anciens amants eux n'avaient pas ce problème, ils avaient tous de la littérature « pour la main gauche » en abondance. C'est le nom qu'ils donnaient à ce type de lecture. Pourquoi ne pouvais-je obtenir ni consolation ni plaisir ni excitation à regarder les « pin ups » de « Playboy » ou « Playgirl? ». Il doit y avoir quelque chose de pas normal chez moi! Est-ce que sexuellement j'étais inférieure ou quoi? Arrête, me suis-je dit avec autorité, tu es en train de te faire avoir par ce « pervers ». Reprends toi. Confronte-le, réponds-lui.

« Avez-vous une érection maintenant Duncan? » lui demandais-je en essayant de paraître aussi neutre et professionnelle que possible.

« Oui j'en ai une et c'est formidable. Avez-vous déjà vu un homme en érection? »

Je changeais de sujet. « Comment avez-vous eu mon numéro de téléphone? » (Personne n'a jamais dit qu'il fallait que je réponde à toutes ses questions).

« Je l'ai trouvé dans l'annuaire ».

« Mais dites-moi, Duncan, qu'est-ce qui vous a fait penser que j'aurais des bas nylon différents de ceux de votre mère? »

« J'ai entendu votre voix. Elle me semblait jeune et sexy ».

« Et si elle ne vous avait pas semblé ainsi? »

« J'aurais simplement raccroché et j'aurais essayé quelqu'un d'autre ».

« Qu'est-ce qui arrive lorsque vous êtes au téléphone et que vous avez une érection? »

« Ca devient gros et rouge et mouillé et c'est vraiment bon. C'est en train de devenir de plus en plus gros juste en ce moment. Avez-vous déjà serré les couilles d'un homme? »

« Pourquoi cette question? »

« Je suis en train de serrer mes couilles juste en ce moment ».

J'étais très silencieuse. Qu'il me pose toutes les questions qu'il voulait. J'avais l'avantage de savoir que je n'avais pas à y répondre. Cela n'avait pas toujours été comme cela. Autrefois, je sentais que je devais répondre à tout. À tout le monde. Même si je ne savais pas ce que je voulais répondre.

Un endroit où j'ai essayé de répondre (à ces questions auxquelles il n'y a en fait pas de réponse) était le salon de coiffure. Tout le monde dans ce lieu semblait à l'aise, exception faite de ma personne. Dans ce salon de beauté je n'étais décidément pas à ma place. Il y avait tout d'abord le fait que tout le monde était sur son trente et un. Les clients semblaient même avoir été se faire coiffer juste avant de venir chez le coiffeur, et les coiffeurs étaient eux-mêmes tout le temps en train de se faire coiffer les uns par les autres.

Au fil des ans il y avait eu, parmi les coiffeurs, Rinaldo, puis Mario, Axel, Alain et d'autres. Ils étaient ce que les gens convenables de la génération de mes grands-parents eussent appelé « des tantes ». Ils étaient les hommes qui inventaient les coiffures féminines pour plaire et prendre au piège maris et prétendants. Entre deux clients ils se faisaient eux-mêmes coiffer. Eux avaient le tour de poignet pour manier avec grâce et habileté les ciseaux, le magazine Vogue, l'appareil électrique à friser, le séchoir, le vaporisateur ou la mousse.

Et moi en comparaison je me sentais comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Je ne voulais ni couleur, ni permanente. « Faites-moi quelque chose de simple que je puisse laver et sécher sans mise en plis. Quelque chose de facile à coiffer moi-même », je suppliais. Ils se sont, bien sûr, aperçu que je n'étais pas vraiment une bonne cliente puisque je fréquentais leur salon tout au plus deux fois par an. Ils sont alors devenus un peu négligents. Ils me regardaient d'un air critique, l'air de dire « pourquoi s'en faire ». Je décelais même une pointe de sadisme. Ils m'infligeaient toutes sortes de sévices, me pinçaient l'oreille, me cognaient, me piquaient le cuir chevelu ou me brûlaient le cou. La punition, sans doute, pour ne désirer aucun de leurs produits de beauté.

Et la musique... le bourdonnement des voix... les bavardages concernant les voyages à Acapulco, le dernier journal de mode. Les commérages soit-disant intéressés sur la famille. La multitude d'accessoires disposés sur les comptoirs et qui passaient d'une loge à une autre. J'aurais dû savoir comment participer à tout ça. En fait je ne pouvais même pas répondre à la moindre question fut-elle aussi simple que : « de quel côté voulez-vous votre raie? » J'essayais de dormir pour éviter les sollicitations, mais en vain. Éventuellement, la question redoutée surgissait infailliblement : « Est-ce que vous avez un ami? » « Sortez-vous avec quelqu'un? » « Êtes-vous mariée? » « Avez-vous des enfants? »

Que j'aie dix ans ou quatorze ans, dix-huit ou vingt et un, trente et maintenant quarante ans; que je sois seule, que j'aie un ami. Que je sois mariée, séparée, de nouveau seule ou avec un ami. Quel que soit mon âge ou ma situation conjugale, cette question me paralysait. Tout le salon écoutait. Je ne pouvais tout simplement pas répondre au verbe « sortir

avec » ou n'importe lequel de ses synonymes... J'essayais un bref « oui » ou tentais de fournir un nom. Mais ce n'était pas ce qu'on attendait de moi comme réponse. Quelle que soit ma réponse, je sentais qu'ils m'avaient déjà cataloguée j'étais une espèce de « sous-développée, d'être bizarre. Un des coiffeurs le formula de façon diplomatique : « Dès que je vous ai vue entrer j'ai su que vous étiez une sportive ». Qu'est-ce que cela voulait dire? Je ne voulais aucune de leurs permanentes ou de leurs vaporisations. Seulement des cheveux plus courts. Et cela juste une fois de temps en temps. Même quand je parlais ils me poussaient à la consommation : un facial gratuit; des huiles spéciales pour traiter mes cheveux fourchus; tel peigne, telle brosse; un produit hypo- quelque chose...; des bijoux toc; un coupon pour soin pédicure à rabais. Leur radicale désapprobation – ou tout au moins c'est ainsi que je l'imaginai – se heurtait à un « non merci » timide et embarrassé de ma part. Comment aurais-je pu aller à un rendez-vous amoureux sans leurs accoutrements? Mais si je cédaï et leur achetaï ces onguents hors de prix, ils se retrouvaïent inutilisés sur une étagère pendant des années jusqu'à ce qu'ils soient finalement jetés au rebut. J'étais un matériau totalement réfractaire. Aucune malléabilité entre les mains d'un styliste.

À la lumière de tous ces souvenirs troublants, c'était tellement rassurant d'être rappelée à une réalité extérieure à moi par cette question si « pathologique » de Duncan : « Avez-vous déjà donné un coup de pied dans les testicules à un homme? »

« Non, pourquoi me demandez-vous cela? »

« Eh bien!... une fois, une fille m'a donné un coup de pied dans les couilles...et...ça m'a fait vraiment très mal... juste à cet endroit... ça a fait mal pendant trois jours ».

« Mais ça ne fait pas mal maintenant? »

« Non ».

« Pourquoi est-ce qu'une fille voudrait vous donner des coups de pied à cet endroit? »

Silence, et au bout d'un moment : « parce que je lui ai demandé si je pouvais porter ses livres ».

« Pourquoi êtes-vous en train de penser juste en ce moment à une fille qui vous donnerait un coup de pied dans les testicules? »

Pas de réponse.

Silence.

Puis un hoquet et un gémissement. Il y eut des bruits étranges qui duraiënt, et finalement Duncan dit :

« Eh bien! – un hoquet – je crois que je vais m'en aller maintenant ». Un autre hoquet. Sa voix était secouée, était-il en larmes? Est-ce que l'intensité même de son orgasme le faisait sangloter?

J'étais terrifiée.

Et soudain, juste au moment où j'allais raccrocher : Bang! Une détonation éclata dans le récepteur. Le bruit fut si fort qu'une pulsation lancinante envahit mon oreille.

Puis il n'y eut plus aucun bruit.

J'ai pensé alors passer au travers de l'annuaire à la recherche de tous les Howe résidant à Laval. Mon idée de recherche tomba à plat avant même d'avoir atteint l'annuaire. Chercher? Et pourquoi faire? Appeler les parents et leur demander si leur fils, qui était dans le sous-sol au téléphone avec moi toute la matinée, s'était tué? « Vous savez, votre fils, celui qui aime tant l'odeur des bas nylon usagés et les souliers à talons hauts? »

Je craignais, qu'indignés, ils me demandent « Mais enfin quelle espèce de cinglée êtes-vous... un dimanche matin d'hiver à écouter les loufoqueries de notre fils plutôt que d'aller construire des bonhommes de neige avec votre propre fils? »

Que répondrais-je? Que je suis psychanalyste? « Qu'est-ce que c'est ça? » me demanderaient-ils.

« Oh! simplement quelqu'un qui se fait payer pour écouter le désir des autres ».

Oh! à propos, me direz-vous peut-être, qu'en est-il de Monsieur le Comte de Blainville? Eh bien! il s'enfuit et ne donna jamais de nouvelles, et je n'entendis plus jamais parler de lui. En fait, ce qui est vraiment arrivé c'est que je l'avais involontairement adressé à une personne tout à fait inappropriée. Il s'est trouvé que son père était un personnage important, très en vue, et de la même communauté que la collègue à qui je l'avais adressé. À l'entrée de son bureau, ma collègue et lui s'étaient regardés l'un l'autre et se reconnaissant, ils s'étaient exclamés tous deux en même temps : « Mais je vous connais! » Incapable de soutenir ce regard familial, notre jeune homme s'était enfui précipitamment.

On peut se demander s'il continue d'appeler en demandant : « Est-ce que vous aimez fesser les petites filles, hein? est-ce que vous battez les petites filles...? »

Une chose est certaine, il ne m'appelle plus, moi.

Peut-être a-t-il trouvé une oreille plus sûre, moins dangereuse.

Quelqu'un qui raccroche précipitamment avec mauvaise humeur.

Pas une oreille qui tue.

Traduit par Elisabeth Bigras

marike finlay de monchy
300 gammon's road
RR #1
Port Dufferin
Nouvelle Écosse B0J 2R0